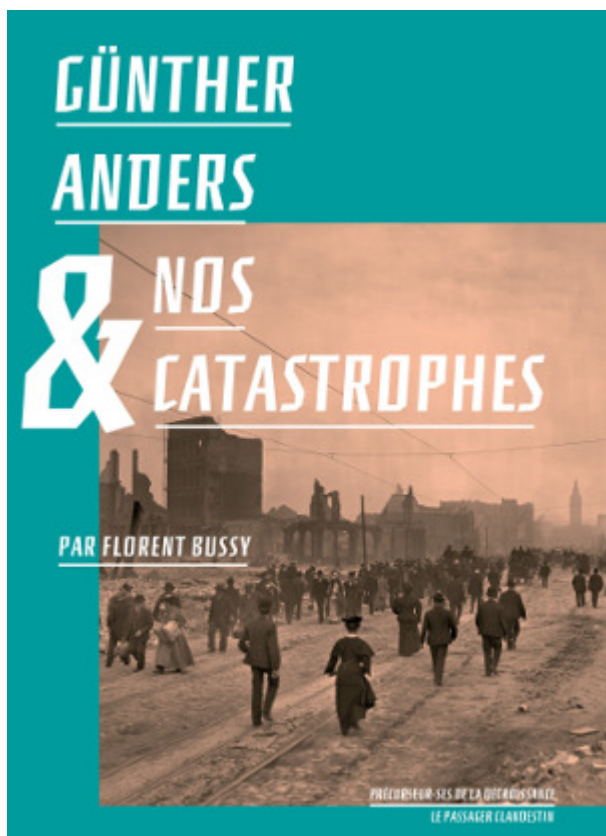


# Günther Anders et nos catastrophes

Par Florent Bussy (éditions « Le passager clandestin », collection « Précurseurs de la décroissance », 132 pages, 10 €)

jeudi 3 septembre 2020, par [Denis COLLIN](#)



Günther Anders, né en 1902 à Breslau et mort en 1992 à Vienne, est un philosophe allemand encore trop peu connu. Trop peu connu parce qu'on a beaucoup de mal à le faire rentrer dans les cases des « grands courants de la philosophie », quoique, à bien des égards, on pourrait le rapprocher des philosophes de l'école de Francfort ou d'Ernst Bloch, avec lesquels il a en commun de concevoir la philosophie comme « théorie critique ». Sa manière de philosopher est très atypique : il part d'anecdotes, de récits pour en tirer progressivement des leçons philosophiques de la plus haute importance. Le livre de Florent Bussy a le grand mérite de restituer les grandes lignes de la pensée de Günther Anders en montrant comment ses analyses sont aujourd'hui plus pertinentes que jamais. Le livre est divisé en deux parties : une introduction par Florent Bussy et un choix de textes (notamment extrait d'Obsolescence de l'homme) qui permettent de se faire une idée de l'œuvre d'Anders. Après avoir retracé le parcours d'Anders, l'auteur analyse son œuvre sous trois angles : penser nos catastrophes, obsolescence, décroissance. Que ceux que le mot décroissance pourrait chiffonner ne s'arrêtent pas là ! Le point de départ, pour comprendre Anders c'est l'apocalypse, car l'apocalypse a déjà eu lieu : entre l'extermination industrielle des Juifs d'Europe et Hiroshima, le XXe siècle a montré dramatiquement ce qu'était la logique du système économique capitaliste dès lors que plus rien ne vient lui faire obstacle. C'est la logique de la déshumanisation et de la mécanisation de la vie humaine. « Qu'on détruise la vie ou qu'on détruise l'humanité, il s'agit bien de catastrophes totales. L'histoire ne peut plus être la même après de tels événements et la hantise collective devrait être qu'ils se prolongent (...) » (29) La lecture d'Anders doit nous conduire à détruire l'optimisme naïf des Lumières et Bussy ajoute : « L'apocalypse ne se réduit donc pas aux génocides et à l'invention de la bombe, de nouvelles formes en sont possibles. Les crises écologiques et l'accaparement des richesses par un petit nombre se produisent également du fait du culte de la performance et de la production pour la production (croissance). » (32) Ce qui rend possible ce développement monstrueux, c'est le « décalage prométhéen », c'est-à-dire l'écart entre ce que nous

mettons en branle et le manque de savoir réel des conséquences.

L'obsolescence de l'homme est la situation réelle de l'homme moderne et c'est la conséquence du développement du mode de production capitaliste, un mode de production qui dévalorise les métiers et dévalorise les objets. La « société de consommation » n'est pas une société où les produits de l'ingéniosité humaine sont admirés et chéris, mais une société où, à peine acquis, ils ont perdu toute valeur et doivent être remplacés par d'autres. La consommation n'est plus une satisfaction, mais un devoir ! Mais l'obsolescence des choses prépare celle de l'homme : face aux machines, l'homme semble si maladroit, si imparfait, si improductif qu'il finit par avoir honte de cette marque indélébile : il est né et n'a pas été fabriqué. Là encore, à l'époque de la PMA et de la fabrication des bébés, à l'époque de la prétendue « intelligence artificielle » quand toute une propagande nous invite à mettre chapeau bas devant l'intelligence des machines, les analyses d'Anders trouvent une singulière résonance.

Sommes-nous condamnés à assister impuissants aux nouveaux pas vers la déshumanisation, à la destruction de l'humanité ? Anders insiste sur l'impératif moral de résistance, sur la nécessité de comprendre et de faire comprendre ce qui est en jeu. Ce faisant, on parie sur l'intelligence humaine, sur la capacité que nous avons encore à sortir de l'enchantement des images et à recouvrer le sens de la liberté. Le pari est peut-être risqué, mais avons-nous vraiment d'autres possibilités ?

Le 3 septembre 2020 — Denis Collin